

## Scolarité EMSST 1981-1984 DT EPMS

Attiré depuis mon adolescence par l'effort physique quotidien, cette habitude s'est renforcée lors de mon entrée dans les armées en octobre 1970. À l'École Militaire de Strasbourg, l'officier chef du cours EPMS (Entraînement Physique, Militaire et Sportif), ayant détecté mes capacités, m'a parlé des filières de spécialité pour les officiers. Les premières années de ma vie de jeune officier ont été totalement orientées vers les sections que j'ai eues l'honneur de commander, mais l'idée de « l'après » temps de commandement ne m'avait pas quittée. Aussi de septembre 1981 à juin 1984 j'ai eu le privilège de suivre une formation de professeur d'EPS (Éducation Physique et Sportive) à l'UEREPS (Université d'Études et de Recherches en Éducation Physique et Sportive) de Paris V, rue Lacretelle, je dis bien privilège, parce que dans le monde civil une formation aussi longue, en étant payé n'existe pas. Par la suite, durant tout le reste de ma carrière, le premier point favorable, dans mon rapport sur le moral, a été cet « escalier social ». Pour un officier sorti de l'École Militaire de Strasbourg, dont la devise était « S'élever par l'effort », cet « escalier » était une chance inouïe !

Jeune capitaine des troupes de montagne, l'effort physique était mon quotidien, ma drogue. Cela coulait de source, de chercher à apporter, aux armées, une partie de ce que j'aimais, à travers des affectations que j'ai eues en école et en état-major, pour y orienter, organiser, diriger l'entraînement physique des forces.

Ma scolarité a été une formidable ouverture sur le monde universitaire. Le jeune officier que j'étais devait être performant, ouvert, capable de s'adapter rapidement, se faire apprécier des camarades, du corps professoral... ce qui n'était pas évident, les armées n'étant pas, à l'époque, en odeur de sainteté dans ce milieu mais cela ne m'inquiétait pas : les contingents d'appelés se succédaient dans nos unités et je connaissais donc quand même cette jeunesse.

L'université d'EPS était celle qui, traditionnellement, travaillait le plus. Les cours commençaient fin septembre/début octobre et s'arrêtaient début juin. Nous avions près de 40h de cours par semaine, y compris le samedi matin certaines années. Rien à voir avec d'autres facultés ! Tout cela n'était pas pour me déplaire (un de mes chefs de corps m'avait d'ailleurs reproché de trop travailler !!!).

Les études en EPS sont les plus larges du monde universitaire. En effet elles ne comprennent pas que les disciplines sportives ; elles comportent aussi la psychologie (génétique, de l'enfant, sociale...), la physiologie, l'anatomie, la biomécanique, la technologie des APS (Activités Physiques et Sportives), les statistiques appliquées et des TP (Travaux Pratiques)... donc une grande diversité, mais surtout toutes ces disciplines étaient directement destinées à mieux appréhender ceux auxquels on se destinait : les élèves. La théorie n'était pas une fin en soi, mais un moyen pour mettre au point les meilleures méthodes d'enseignement, comprendre le mieux possible l'élève, appréhender comment il arrivera à réaliser les apprentissages demandés.

Je venais de passer la trentaine, j'avais trois enfants et tout ce qui m'était enseigné correspondait à quelque chose que je vivais et très souvent j'étais, sollicité par mes camarades étudiants, plus jeunes que moi d'une bonne douzaine d'années, pour leur donner des exemples

concrets, pour leur expliquer en quoi ces disciplines étaient indispensables et comment je comprenais tout cet enseignement théorique. Étonnamment ce sont les filles qui me sollicitaient le plus ! Était-ce dû à mon état de militaire ou à ma maturité ? Toujours est-il qu'elles voulaient, comme moi, tout comprendre. En effet les filles avaient comme objectif de devenir professeur d'EPS et elles mettaient donc tout en œuvre pour y arriver. Les garçons venaient à l'université d'EPS pour y faire du sport ! Les motivations étaient foncièrement différentes et les implications aussi. Pour moi tout était bon à prendre, c'était à moi de trouver comment l'adapter au mieux aux besoins des armées.

Avec le corps professoral les relations étaient excellentes. J'étais souvent celui qui faisait passer des messages ou qui remontait des informations, notamment dans le suivi administratif des étudiants. J'étais en quelque sorte un « grand frère ». J'étais toujours disponible pour aider ici ou là. J'ai même mené un cycle d'enseignement de course d'orientation en forêt de Meudon, l'université ne disposant pas d'enseignant qualifié dans cette discipline. Mes résultats universitaires étaient excellents, je n'aurais pas supporté qu'ils ne le fussent pas. La MRT (Méthode de Raisonnement Tactique) m'a certainement aidé ! En réalité j'étais tous les matins tel une éponge sèche : prêt à m'imbiber de tout ce qui allait m'être enseigné durant la journée. Et le soir je remettais de l'ordre dans tout cela. J'étais payé pour réussir, je n'imaginai pas d'autre issue,

La seule zone d'ombre à ce tableau est venue de mes performances physiques, puisque je n'étais pas à mon meilleur niveau : une blessure ancienne m'handicapait aggravée par un accident de la circulation ont beaucoup freiné ma progression. Cependant mes résultats d'ensemble n'en ont pas souffert.

La vie dans une université d'EPS n'a rien à voir avec l'enseignement académique et les cours magistraux, tels qu'on les imagine dans un tel milieu. Les promotions ne comptaient pas des milliers d'étudiants, mais une centaine. Elle ressemblaient plus à la vie de lycée. Les séances en amphithéâtre étaient rares. Il est, en effet, impensable de dispenser un cours d'athlétisme, de rugby, de natation ou de gymnastique... à plus d'une trentaine de personnes à la fois. Cette façon d'enseigner était agréable, les étudiants se connaissaient tous, les enseignants nous connaissaient aussi tous par nos noms. Personne n'était anonyme, les relations étaient empreintes de cordialité, les enseignants étaient vraiment impliqués dans notre réussite. Cette proximité, avec les uns et les autres, m'a permis de transmettre énormément d'informations sur les armées à mes camarades étudiants, qui, pour beaucoup, se faisaient du souci quant à leur futur service militaire, dont ils n'avaient qu'une idée vague mais bien sûr pleine d'*a priori* ! Je dois avouer que j'ai fait affecter un certain nombre de camarades dans les services des sports de plusieurs écoles militaires, à l'issue de leur sursis.

L'université avait quand même quelques défauts ! Du fait de sa situation géographique, près de la porte de Versailles, au bas de la rue de Vaugirard, totalement enclavée entre des immeubles, elle ne disposait que de quelques salles de cours, d'une minuscule piste d'athlétisme de 250m, d'une salle de gymnastique avec agrès et c'était à peu près tout. Ce qui obligeait les étudiants à se déplacer dans Paris et la proche banlieue, pour suivre les enseignements pratiques et théoriques. Pour ma part, circulant à moto, je n'étais pas trop gêné et j'ai appris à connaître Paris très rapidement où je circulais sans difficultés (aujourd'hui les choses ont bien changé !). Ainsi nous allions à Vincennes, à Issy les

Moulineaux, Boulevard Saint Michel, Boulevard Saint Germain, au Bois de Boulogne (en tout bien tout honneur), en forêt de Meudon ou encore au stade Charléty...

Être en civil, qui plus est en survêtement à longueur de journée, est une situation surprenante pour un soldat, mais je n'oubliais pas qui me payait, aussi, au moins une fois par mois, j'allais saluer mon chef à l'EMSST, d'abord le Colonel BASTIEN, puis le Colonel de CLERMONT-TONNERRE, qui se sont étonnés, tous les deux, que je vienne leur dire bonjour, j'étais quasiment le seul à venir les voir ! Certes j'y allais comme un « blouson noir », puisque j'y allais avec mes vêtements de motard, mais ils n'ont jamais eu peur ! En effet il me semblait indispensable de ne pas couper le lien avec le monde que j'avais choisi pour ma carrière professionnelle, de plus je bénéficiais d'une scolarité exceptionnelle, alors...

En 1984 il me tardait quand même de retrouver un corps de troupe, puisque j'avais quitté le 11<sup>ème</sup> BCA (Bataillon de Chasseurs Alpains) en 1980 (mon dossier ayant été orienté, par erreur, vers un Certificat Technique et une scolarité d'un an au CREPS (Centre Régional d'Entraînement Physique et Sportif de Montry). Je suis donc retourné dans mes chères montagnes, à Briançon, au 159<sup>ème</sup> RIA (Régiment d'Infanterie Alpine) et j'y ai commandé la 1<sup>ère</sup> compagnie « il n'y en a qu'une, c'est la une ». Quelle surprise : j'avais quitté ma section équipée de PM (Pistolet Mitrailleur) et de FSA (Fusil Semi-Automatique), de Jeep Willis et de Simca... et j'arrivais dans une compagnie équipée de fusils d'assaut, de camions Saviem Renault à 4 roues motrices... Mon temps de commandement a été chaotique à cause des effectifs changeants que j'avais sous mes ordres ! En effet j'étais chargé de former les différents mandats destinés à la FINUL (Force Intérimaire des Nations Unies au Liban) (16<sup>ème</sup>, 17<sup>ème</sup>, 18<sup>ème</sup> mandats), et donc à certains moments l'effectif évoluait entre 150, 40, puis près de 200, pour revenir à 20. Mais ce que j'avais appris, durant ma scolarité, m'a permis de commander avec sérénité ; les cours de psychologie ont été mis en application !

En 1987 je rejoins l'EIS (École Interarmées des Sports), pour m'occuper de la formation des spécialistes EPMS, cela correspondait parfaitement à mes aspirations, à mon tempérament, à la formation reçue. Mon chef de corps m'a demandé de militariser la formation, non pas en mettant plus d'activités en treillis, mais au contraire en faisant en sorte que les moniteurs, moniteurs chefs... n'oublient pas qu'ils étaient militaires. Cette approche ne pouvait que me réjouir et, d'après mes deux chefs de corps, je n'ai pas failli à la mission. En effet et je n'arrêtais pas de le répéter : nous sommes tous payés par le ministère de la défense afin de mettre en condition physique ses personnels pour aller faire la guerre dont les gens en survêtement ne sont pas exclus. Nous avons d'ailleurs mené une longue réflexion sur les évolutions à apporter à la formation des spécialistes EPMS, afin qu'elle réponde mieux aux besoins directs des unités : le sport ne devait pas être une fin mais un moyen. Cette réflexion s'est transformée en doctrine et les compétences acquises à l'université, mélangées à l'expérience du corps de troupe m'ont permis d'influer, avec mes camarades de la même filière, sur la formation des moniteurs et des moniteurs chefs.

Après quatre ans à Fontainebleau, il était bon de changer d'air et j'ai pu rejoindre l'EAI (École d'Application de l'Infanterie), pour m'y occuper de la formation physique des stagiaires. Là encore cadeau du ciel : cette mission correspondait parfaitement à mes attentes et était la suite logique de mon affectation précédente. Je n'ai pas dérogé à la règle : la formation des cadres de l'infanterie devait répondre aux besoins des unités. Durant les quatre années passées à Montpellier j'ai réussi à « verdir » toutes les activités physiques. On ne

grimpait plus à la corde en short et baskets, mais en treillis et rangers, on ne grimpait plus avec bras seuls et chronométré, mais avec bras et jambes. On ne nageait plus un 50m chronométré en maillot de bain, mais un 50m en treillis sur un parcours d'obstacles nautique. On imaginait le parcours d'obstacles (parcours du combattant) par groupe, avec une « ligne de vie » à assurer durant tout le parcours (par exemple une corde qui ne doit jamais tomber à terre, ou une caisse de grenades qui doit toujours être portée...) et ainsi de suite pour toutes les disciplines. J'avoue que la hiérarchie a eu, quelques fois, du mal à me suivre ! Mais, pour le petit chef d'infanterie que j'étais, cela avait du sens et je savais ce dont mes camarades avaient besoin dans les régiments et les bataillons.

Après l'Hérault, direction les Pyrénées Orientales, pour servir au CNEC (Centre National d'Entraînement Commando), en tant que commandant en second. Ce n'était plus une affectation technique, mais mes deux chefs de corps successifs, conscients de ce que je pouvais apporter, m'ont toujours laissé donner mon avis, voire intervenir, sur la formation physique, mais aussi psychique, des stagiaires, donc en quelque sorte j'étais devenu « le référent EPMS ».

Bien sûr j'aurais encore aimé servir dans d'autres écoles, mais est arrivé ce moment, où l'état civil m'a rattrapé et j'ai alors complètement changé d'orientation : je me suis reconverti dans l'ébénisterie d'art, parce que je ne pouvais pas imaginer gagner de l'argent grâce au sport, qui pour moi doit être une activité gratuite, un don. Je continue à donner bénévolement des conseils, à former des jeunes aux activités physiques et je continue à m'entretenir physiquement en m'adonnant à une activité quotidienne. Pour ne pas laisser dépérir complètement cette formation universitaire et l'expérience acquise durant deux décennies j'interviens, gratuitement, dans le conseil à des groupements d'entreprises notamment dans le domaine du management, de la résistance à la pression ou de la gestion du stress...

Cette scolarité, outre la formation technique, physique et psychologique qu'elle m'a apportée a été une opportunité extraordinaire : il n'y a que dans les armées que cette formation de haut niveau, durant une période aussi longue, existe. Cette scolarité a été une ouverture sur un monde parallèle (la société civile et le monde étudiant), que j'ai pu faire converger avec le monde militaire. J'ai été étudiant, je peux parler avec des enseignants, des universitaires. Je connais très bien la formation des enseignants, j'en ai eu énormément sous mes ordres (notamment les professeurs EPS du contingent), ce faisant ils sont souvent surpris de l'ouverture d'esprit des militaires, que le monde civil enferme très vite dans des concepts hermétiques, au même titre que nous le faisons à leur endroit ! J'ai d'ailleurs une approche bien plus ouverte, du monde enseignant, qu'avant ma scolarité à l'UEREPS.

Quelles sont les perspectives pour cette formation dans les armées ? Depuis quarante ans, les armées ont subi des transformations radicales. Des écoles ont été regroupées, d'autres ont été supprimées, les besoins sont moins nombreux, mais existent toujours. En outre les opérations extérieures, mobilisant toutes les composantes, ont créé de nouveaux besoins, notamment dans la maîtrise de soi ou la gestion des émotions, domaines dans lesquels l'enseignement universitaire en EPS a des réponses à apporter. Le suivi de sportifs, surtout de haut niveau, amène à être confronté à cette problématique, or la guerre est un sport de très haut niveau car, en plus, tout simplement il tue !

Si, à mon époque, nous étions souvent deux jeunes officiers inscrits la même année dans le cursus (il fallait avoir moins de 30 ans l'année du concours), aujourd'hui les armées se tournent beaucoup vers les OSC (Officiers Sous Contrat) toutes formations confondues, (à ce titre 1/3 des pilotes de chasse et de nombreux pilotes d'hélicoptères sont des OSC). Ceux déjà titulaires d'une maîtrise STAPS (Sciences et Techniques des Activités Physiques et Sportives) ou du CAPEPS (Certificat d'Aptitude au Professorat en Education Physique et Sportive) sont donc rapidement employables dans la fonction technique, leur DT (Diplôme Technique) sera obtenu par régularisation (mais il faudra quand même qu'ils suivent le cursus qui correspond à l'ancienne École d'état-major). L'ancien DT a donc été revu à la hausse et est ouvert, directement, sur un Master 2, là où nous entrions en 1<sup>ère</sup> année de DEUG (Diplôme d'Études Universitaires Générales), pour terminer par une Licence. Par ailleurs la limite d'âge de 30 ans n'est plus d'actualité, puisque la formation DT arrive après le Temps de Commandement. Cette nouvelle formation n'est pas axée sur les performances physiques, mais sur l'organisation des activités, sur les aspects législatifs et règlementaires, sur les infrastructures... Elle est alignée sur les autres formations supérieures et prend en compte les niveaux universitaires acquis par les officiers des filières directe et semi-directe (Saint Cyr et École Militaire Inter Armes). Les évolutions continueront, même si la dernière mouture du DT/EPMS ne date que de janvier 2019. Aujourd'hui je n'aurais certainement pas autant de plaisir à être étudiant !

J'espère que ce bref papier vous aura permis d'imaginer la chance que j'ai eue, durant trois ans, d'être un « étudiant-diant-diant » heureux et de mesurer la chance qu'ont les officiers de pouvoir s'élever techniquement, intellectuellement, humainement... tout en étant payés, ce dont les officiers passés par l'EMSST sont tous bénéficiaires.

LCL (H) Jeannot SUTTER (EMIA 1975/1976 Promotion Capitaine Cardonne)